

Zeitschrift:	Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber:	Revue de Théologie et de Philosophie
Band:	17 (1967)
Heft:	1
Artikel:	Études critiques : six moments décisifs dans l'évolution religieuse de Pascal d'après Henri Gouhier
Autor:	Gagnebin, Charles
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-380870

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

SIX MOMENTS DÉCISIFS DANS L'ÉVOLUTION RELIGIEUSE DE PASCAL D'APRÈS HENRI GOUHIER

Vouant une part très importante de ses recherches à la philosophie française et, en particulier, à l'histoire philosophique du sentiment religieux en France, H. Gouhier ne pouvait pas ne pas rencontrer Pascal. Ses ouvrages sur Descartes, sur Malebranche, sur Maine de Biran, sur Auguste Comte, sur Bergson, constituent un vaste ensemble, apportent une méthode, proposent une théorie de la philosophie¹. Voici maintenant un volumineux *Blaise Pascal, commentaires*². Six chapitres traitent autant de questions précises, relativement indépendantes les unes des autres : le *Mémorial*, l'*Entretien de Pascal avec M. de Sacy* et les origines de son apologétique, de l'« entretien » à l'« apologie », le Dieu qui se cache, le pari de Pascal, Pascal et la signature du formulaire. Il s'agit d'exposer l'histoire non de l'esprit de Pascal en son entier, mais de son « dessein apologétique » (p. 10) à partir de son évolution religieuse³. *Commentaires*, parce que l'ex-

¹ En corrélation avec les douze volumes consacrés aux philosophes précédés, voir H. GOUHIER : *La philosophie et son histoire*, Paris, Vrin, 1944 ; *L'histoire et sa philosophie*, Vrin, 1952 ; *Les grandes avenues de la pensée philosophique en France depuis Descartes*, Université de Louvain et Paris, Béatrice-Nauwelaerts, 1966.

² HENRI GOUHIER : *Blaise Pascal, commentaires*, Paris, Vrin, 1966, 404 p., avec six fac-similés hors-texte. Résultant d'une rédaction le plus souvent nouvelle d'études qui ont paru dans diverses revues, ce volume compose un livre dont la clef de voûte est un chapitre resté inédit jusqu'à la publication de l'ouvrage : ch. IV, *Le Dieu qui se cache*, thème lui-même central de l'apologétique pascalienne.

³ Le terme d'évolution met l'accent sur la continuité : « L'évolution est toujours une manière d'exprimer la continuité du devenir », écrit justement H. GOUHIER : *L'histoire et sa philosophie*, p. 34 et tout le chapitre II, p. 31-55. Or dans la religion de Pascal, n'est-ce pas le discontinu qui prévaut ? Oui, et le terme *conversion* le souligne. En considérant conjointement continuité et discontinuité, H. Gouhier remarque encore : « Peut-être n'y a-t-il pas de conversion véritable qui ne soit fidélité de l'âme à elle-même » (*Ouvr. cité*, p. 64). Qu'on veuille bien prendre ici le terme d'évolution en un sens souple qui, sans estomper les discontinuités, marque qu'il y a progression chez un même homme et que « les vicissitudes d'une existence n'empêchent pas qu'elles constituent une unité biographique sous un nom qui lui est propre » (*Ouvr. cité*, p. 64).

plication se tient près des textes et descend jusqu'à l'examen des manuscrits (d'où les six fac-similés hors-texte) ; elle recourt aussi constamment à l'érudition qu'elle prend non pour elle-même, mais comme une condition indispensable à la compréhension.

Bien qu'il s'ouvre par l'étude du *Mémorial* de 1654, ce livre remonte à 1646 pour retrouver chez Pascal les origines de son apologetique. En évoquant six moments décisifs de son évolution religieuse, essayons de présenter cette nouvelle enquête et insistons sur deux questions, le *Mémorial* et le pari, avant de caractériser l'ouvrage dans son ensemble¹.

1646, « première conversion ». Admettant cette expression reçue, H. Gouhier souligne que c'est un jeune physicien de vingt-trois ans qui prête attention aux propos de deux adeptes de Saint-Cyran, s'intéresse aux livres dont leur piété se nourrit, et va entraîner sa sœur et son père à découvrir les exigences d'une foi qu'ils ont déjà. Cette conversion n'interrompt pas ses travaux de physicien et prend la forme d'« une lente imprégnation de l'âme, sans gestes spectaculaires » (p. 103). Il ressort des *Commentaires* qu'elle s'exprime de trois manières : elle est *source de culture*. Pascal se pénètre de la Bible ; il pratique les ouvrages de Jansénius, de Saint-Cyran, d'Arnauld : en 1647, il peut marquer les différences de méthode en science et en théologie. Cette conversion est aussi *exigence de perfection* et *sens d'une mission*. Voilà Pascal déjà « sûr de l'utilité d'une apologetique prenant appui sur les auteurs profanes à la mode dans le monde » (p. 125). Au cours de cette lente imprégnation, il rend visite, au début de 1648, peut-être déjà en décembre 1647, à M. de Rebours, confesseur à Port-Royal, dont il subit les « rebuffades ». H. Gouhier met en lumière cet épisode et sa signification.

23 novembre 1654, « seconde conversion » (entre dix heures et demie et minuit et demi environ). Un événement tout intérieur bouleverse Pascal : il le relate en quelques lignes sur un « papier » qu'il recopie plus tard, à peu de chose près, sur un « parchemin ». C'est le *Mémorial*. Que l'on profile cette conversion dans son contexte historique, on observe entre autres qu'elle apparaît à Jacqueline, la sœur de Pascal, comme une continuité d'évolution allant de septembre à décembre 1654 ; lui, au contraire, la voit en discontinuité à la lumière d'un événement intervenu brusquement et dont il a confié le secret non

¹ On propose ces six moments comme points de repère pour marquer la discontinuité, mais ils n'ont rien de limitatif. Sans doute conviendrait-il de mentionner aussi, à titre de moment décisif, la demande d'Arnauld à Pascal qui est à l'origine des *Provinciales*. Voir H. GOUHIER : *La tragédie des Provinciales*, *La Table Ronde*, n° 171, avril 1962. Texte repris comme *Préface* pour le livre de poche classique : PASCAL : *Les Provinciales*, Paris, Gallimard, 1966.

à sa sœur, mais à un papier. Que s'est-il passé pendant ces *deux heures* ? Le *Mémorial* est tissé de citations bibliques. Pascal connaît si bien la Bible qu'il peut l'ouvrir « dans sa mémoire presque aussi aisément que sur sa table » (p. 164). Ces citations n'évoqueraient-elles pas pour lui autant « de scènes dont le sens est en rapport avec la situation qu'il est en train de vivre » ? (p. 35.) Moïse devant le buisson ardent, Marie-Madeleine devant le Ressuscité, Ruth à la croisée des chemins, l'Israélite infidèle que dénonce Jérémie et un disciple suivant Jésus sur la voie qui conduit à la maison du Père. Le parchemin ajoute une citation d'un psaume de David promettant de ne pas oublier les paroles de vie. L'étude du contexte biblique montre d'abord que le drame vécu par Pascal a lieu à l'intérieur de la foi en Dieu — *qui habite l'histoire des hommes* ; puis elle invite H. Gouhier passant en revue les avis de dix-huit commentateurs du mot *feu* (p. 57-63) à lier ce terme, hypothétiquement, au souvenir en Pascal du buisson ardent. (Le surgissement de ce *feu* serait-il à l'origine d'une méthode d'exposition que Pascal appelle l'ordre du cœur ? « Jésus-Christ, saint Paul ont l'ordre de la charité, non de l'esprit ; car ils voulaient échauffer, non instruire. (...) Cet ordre consiste principalement à la digression sur chaque point qu'on rapporte à la fin, pour la montrer toujours. » *Pensées*, Br. n° 283.) Quant aux *pleurs de joie*, sans doute signifient-ils que « Pascal revit dans sa propre histoire le mystère d'adoption dont la prière de Jésus à son Père est à la fois la promesse et l'accomplissement » (p. 39). Par contraste avec la première partie du *Mémorial*, il n'y a plus de citations bibliques dans les résolutions de la fin : « Pascal se retrouve devant Pascal, sur la terre des hommes, dans ce Paris de novembre 1654 où il lui faut maintenant rester celui qu'il est devenu » (p. 41). Le *Mémorial* semble bien dire que, pour Pascal, s'est dénoué « le drame de l'absence de Dieu dans la foi qui l'attend » (p. 48). Les jeux pourtant ne sont pas faits, car un autre drame commence qui tient à « la présence dans la foi d'un Dieu dont les desseins sont cachés » (p. 48). Si le sens du *Mémorial* est celui-là, alors il n'est ni l'aboutissement d'une crise intellectuelle (L. Pastourel), ni la découverte d'un nouveau contenu de vérité (Strowski, Lanson), ni même la certitude du salut déduite du sentiment de la présence de Dieu (H. Bremond). Il témoigne plutôt du don d'un pouvoir et non d'un savoir, d'une *virtus* qui n'a pas son principe en Pascal et qui doit donc « être dite *infusa*, selon le vocabulaire des théologiens » (p. 45). Pendant les mois précédents, Pascal ne sentait plus d'attrait pour Dieu ; mais à travers l'expérience de la nuit de feu, voici « cette attirance enfin sentie avec certitude et dans la joie » (p. 45). Cette joie contrebalance son effroi naturel, en sorte que désormais « angoisse et joie seront comme l'envers et l'endroit » (p. 48-49) de sa vie. Le

Mémorial est-il un texte mystique ? Oui, au sens large désignant « une vie spirituelle d'une intensité exceptionnelle » (p. 49), mais non au sens strict des grands mystiques. Par une comparaison bien amenée avec un texte de saint Jean de la Croix, H. Gouhier rappelle que l'union mystique ne se préoccupe pas plus du salut que de n'importe quel autre désir du moi, puisqu'elle a pour seul terme de mettre en pratique les trois premières requêtes de l'Oraison dominicale : Dieu est aimé pour lui-même. Sans qu'une opposition puisse s'établir entre les deux parties de cette oraison, « le drame de Pascal semble se jouer à l'intérieur de la seconde partie du *Pater* » (p. 53, note 12) : le *Mémorial* dit surtout « la fin d'une crise morale qui met en cause l'appartenance du chrétien au monde » (p. 53). Il paraît donc à H. Gouhier que le qualificatif d'*ascétique* plutôt que celui de mystique traduirait mieux la seconde conversion de Pascal voulant renoncer au monde. Lire le *Mémorial* après le chapitre que son commentateur lui consacre, c'est le relire d'un regard nouveau, le situant avec ses nombreuses ramifications possibles.

Le chapitre II envisage les relations que Pascal a pu avoir, en 1655, avec M. de Sacy¹. Leurs échanges intellectuels supposent une préparation *écrite* : l'*Entretien* qu'on trouve dans les *Mémoires* de Fontaine, en constitue non la transcription, mais un *montage* (p. 79), d'après des documents dont personne ne conteste l'authenticité. L'apologétique de Pascal est caractéristique d'un homme cultivé qui n'a pas trouvé dans la culture (celle de deux philosophes surtout, Epictète et Montaigne) une réponse satisfaisante à l'éénigme humaine : des contrariétés la troublent (désir du bonheur, incapacité d'y parvenir ; sens des devoirs humains, impuissance de s'en acquitter, etc.) ; ces contrariétés se figent en oppositions exclusives et rendent l'homme incompréhensible à lui-même. Pour surmonter cette situation sans issue, il importe de chercher la solution de l'éénigme humaine, par-delà la lumière naturelle, auprès de la lumière apportée par Jésus-Christ, « image parfaite de cette union des contraires qui est notre vie de chaque jour » (p. 96).

24 mars 1656, le « *miracle de la Sainte Epine* ». La nièce et filleule de celui qui vient d'écrire la *Cinquième Provinciale* est guérie subitement d'une fistule lacrimale au contact d'une relique. Sans revenir sur le problème du « *miracle* » même, le chapitre III en expose les témoignages et les répercussions. Pascal examine sa nièce six jours après et la trouve « parfaitement guérie » (cf. p. 148). Il fera, le 8 juin,

¹ En une première version, une partie du chapitre II a paru dans cette Revue, 1963, I, p. 41-58 ; texte d'un exposé fait à l'Université de Genève sous les auspices de la Fondation Marie Gretler.

une déposition dans ce sens. De leur côté, les jésuites, plutôt que de contester le fait, en proposent une interprétation : il a eu lieu non pour confirmer la foi des religieux de Port-Royal, mais pour les éclairer. La question se pose : quelle est la signification d'un miracle dont l'authenticité est admise ? « Pascal comprend immédiatement que la difficulté est dans l'idée même de fait significatif : si la signification était manifeste, tous la verraient ; si elle était complètement obscure, personne ne la verrait » (p. 153). Et, cherchant la clé de cette ambiguïté, il se réfère au prophète disant : *Vere, tu es Deus absconditus* (Isaïe 45 : 15). Alors, à l'occasion d'un de « ces coups extraordinaires », Pascal écrit une lettre où il expose l'idée dominante de toute son apologétique, celle du « Dieu caché ».

Fin octobre 1656, lettre aux Roannez. Sa concision apporte l'expression la plus nette du thème que Pascal universalise dès lors, livrant sa *vision du monde et de l'histoire*, et donc son critère du groupement des hommes : ils se voient répartis en quatre vastes groupes, selon qu'ils discernent (ou non) Dieu qui se cache dans la nature, dans l'Ecriture, dans l'Incarnation, dans l'Eucharistie. « Il se cache ordinairement et se découvre rarement à ceux qu'il veut engager dans son service. » En des pages d'une précision qui mettent en relief ce « thème dominateur du Dieu caché » (p. 181), H. Gouhier montre qu'il sert de principe à une théologie, à une herméneutique, à une apologétique. Le Dieu caché est celui qui, un soir de novembre, a fait éprouver sa présence à Pascal. Ainsi, « le *Deus absconditus* du prophète est au centre de sa pensée comme au cœur de sa vie, unifiant la vision du monde où la vie trouve son sens et la pensée, son ordre » (p. 189). Ce thème est-il mystique ? Par une seconde comparaison avec saint Jean de la Croix méditant le même texte d'Esaïe, H. Gouhier retrouve chez Pascal une autre perspective que celle du grand mystique. Tandis que « l'idée pascalienne du Dieu caché est celle du Dieu engagé dans le conflit avec Adam qui fait l'histoire humaine » (p. 198), le *Cantique spirituel* évoque Dieu caché « non point par un décret de sa volonté, mais par une exigence de son essence » (p. 199). La Transcendance de Dieu est telle qu'il *est* caché plutôt qu'il ne *se* cache et, en le cherchant, l'amour purifie l'âme de telle manière qu'il la fait sortir de soi... Et pourtant c'est *en l'âme*, dit le mystique, que « le bon contemplatif Le doit chercher » (cf. p. 199). En l'absence d'une voie unitive, la vision reste chez Pascal « radicalement dualiste » (p. 234). La dualité remonte même jusqu'en « Dieu voulant aveugler et éclairer » (cf. p. 193) : voilà « cet étrange secret », avoue Pascal. (Cette admission de la double prédestination chez Pascal comme chez Calvin, qui l'énonce cependant avec précaution, s'écarte de l'enseignement évangélique selon lequel Dieu, essentiellement bon,

rayonne dans les créatures par sa bonté ; il est cause du salut, non de la perdition, s'il y en a une ; cf. Marc 10 : 18 ; Jean 3 : 19-21.)

L'Apologie à partir de 1657. A quel moment l'intention d'écrire une « apologie de la religion chrétienne » a-t-elle surgi ? Nous ne le savons pas, mais H. Gouhier montre qu'elle est née de la rencontre de la réflexion sur les miracles par laquelle Pascal préparait une réplique à la Compagnie de Jésus, avec l'ancien projet d'apologétique développé dans les échanges avec M. de Sacy. « Le lieu de la rencontre est reconnaissable sur les grandes feuilles de 1657 où des notes sur Montaigne, Miton et les Pyrrhoniens, sur le divertissement et la bonne crainte voisinent avec des notes sur les miracles, la perpétuité de la foi, les erreurs de la Compagnie » (p. 167). Quand il passe de l'« entretien » à l'« apologie », Pascal maintient donc une « continuité du dessein » (p. 167). Mais dès 1657 il élargit considérablement son projet en retournant aux thèmes de l'apologétique traditionnelle, en examinant la condition humaine par expérience directe, en recourant enfin à des notions dues à la science la plus récente, celles qu'il a contribué lui-même à apporter par sa découverte du calcul des chances. C'est à ce calcul que se relie, chacun le sait, l'argument du pari, dont le chapitre V développe l'étude jusqu'au détail du manuscrit pour proposer, à partir de là, une explication. S'il n'est pas un calcul des probabilités au sens mathématique du terme, le pari cependant opère une transposition du calcul des chances, transposition nécessaire, car il touche à un domaine où les évaluations quantitatives ne s'appliquent pas telles quelles. Et dans son ouvrage *L'ombre de Dieu*, Etienne Souriau a rappelé qu'à l'époque de Pascal on ne dispose pas encore du théorème de Bernouilli qui, seul, donnera le moyen de prévoir, sous certaines conditions, certains événements par le calcul. Analysant une lettre à Fermat, H. Gouhier observe que « le modèle mathématique que Pascal applique au pari n'a pas été mis au point pour calculer la probabilité de l'événement qui désignera le gagnant en mettant fin au jeu : au contraire, il est utilisé quand on renonce à provoquer cet événement » (p. 283). Pascal mathématicien a cherché et trouvé une *règle des partis*, c'est-à-dire une règle qui permet de chiffrer une répartition équitable des mises en tenant compte des variations du jeu au moment où les joueurs décident de *l'interrompre* : ils n'ont pas à se tourner vers un avenir qui ne se profile pas. De même dans le pari, on ne fait pas de pronostic. « Le pari de Pascal n'implique nullement l'idée de comparer la vie éternelle à un *à venir* en quelque façon prévisible » : « Quand le gain est une vie éternellement heureuse, il se trouve hors du temps où il arrive quelque chose » (p. 282). Et si la mort est l'entrée dans l'éternité, elle signifie précisément qu'il n'y a plus rien d'autre *à venir*. Avec

le pari comme avec la *règle des partis*, « il y a quelque chose qui se termine et il s'agit de calculer des chances à l'instant où cesse le temps des choses qui arrivent. Chaque instant de notre vie est comme cette fin de partie où la raison calcule ce que l'on appellera plus tard *l'espérance mathématique* » (p. 284). Enjeu de notre vie saisie, du point de vue de sa fin, par le calcul de ses chances, voilà le pari. Il n'effectue pas une démonstration excluant toute possibilité de choix, et ne s'identifie pas avec un acte de foi, car « parier n'est pas plus croire que prouver » (p. 285). Le succès que la raison obtient en rationalisant le hasard ne produit en aucune manière un savoir sur Dieu et ne constitue pas non plus une sorte de preuve de son existence. Le pari a pour fonction non de « substituer une connaissance à une ignorance, mais de créer une situation telle que cette ignorance ne devienne pas indifférence » (p. 285). L'indifférence, dont un certain athéisme se réclame au nom de la raison, est ébranlée par le pari au niveau de la raison et transformée en préférence raisonnable. A l'adresse de ceux que la grâce n'a pas touchés, *il argumente* en rationalisant l'ascétisme par les mathématiques pour persuader l'homme de préférer *la recherche de Dieu* à la course aux plaisirs que tyrannisent les passions. En ce sens, il éclaire un choix par l'ouverture d'une voie nouvelle qui n'est ni celle de la démonstration rationnelle ni celle de la foi surnaturelle : son argumentation raisonnable suscite une conduite plus conforme à la raison comprenant qu'il vaut mieux vivre avec la pensée que Dieu existe qu'avec celle qu'il n'existe pas. Pascal ne se met pas à la place du libertin auquel il s'adresse, mais jamais il n'a été plus désireux de *communiquer* avec lui. Ce résumé compact laisse dans l'ombre un point que H. Gouhier élucide pleinement : la cohérence du pari avec l'ensemble de la pensée de Pascal, en particulier avec son anthropologie.

1661. La question brûlante de la signature du *Formulaire* provoque le désaccord entre Arnauld et Nicole, d'une part, Pascal, de l'autre. Le chapitre VI débrouille une situation très enchevêtrée et définit les positions respectives. Celle de Pascal est proche de celle de sa sœur Jacqueline. Loin de se révolter contre le pape, il pose la question au niveau des principes : il opère une distinction entre le pape et la papauté et consent, s'il le faut, à être persécuté à l'intérieur de l'Eglise plutôt que de renoncer à la recherche de la vérité dans la charité.

S'il fait ressortir les moments décisifs chez Pascal, ce livre décrit aussi les périodes transitoires, entre autres celle qui, des *Provinciales*, conduit aux *Pensées*. Il propose nombre d'hypothèses nouvelles (par exemple celle d'une *Provinciale* sur les miracles). Il fournit des mises au point (Pascal et l'histoire ; l'explication du mot célèbre : « Je ne

crois que les histoires dont les témoins se feraient égorger », p. 228). Il apporte des éclaircissements nouveaux (l'initiative de Pascal auprès de M. de Sacy, la pensée de Pascal sur Israël). Il renouvelle des questions étudiées de très près déjà concernant le *Mémorial*, l'apologétique comme herméneutique, le pari, la composition de l'*Apologie*. Elle devait être faite non de « visions partielles qui, mises bout à bout, constitueraient une vision panoramique, mais de visions panoramiques successives prises sous divers angles ou à des niveaux différents » (p. 305). La question si débattue de son « plan » perd ainsi, à juste titre, de son acuité. (L'édition des *Pensées* correspondant à cette nouvelle perspective serait-elle imprimée sur feuilles mobiles, non brochées, semblables à un album de reproductions de tableaux ?) Pour H. Gouhier, il n'y a pas plusieurs Pascal, mais un seul en qui interfèrent le savant et le croyant portés tous deux par une vision du monde, de l'homme et de Dieu où le discontinu prévaut sur la continuité. D'où un sentiment tragique très pur de la vie.

De Malebranche à Léon Brunschvicg et à Etienne Souriau en passant par Biran et Ravaisso, nombreux sont les philosophes français qui se sont intéressés à Pascal. H. Gouhier connaît de près la tradition des interprètes et l'expose parfois, ainsi quand il traite de l'*Entretien avec M. de Sacy*. Le fait nouveau de l'ouvrage, c'est le concours d'une érudition historique très vaste et d'une compréhension philosophique qui descend jusqu'à la consultation des manuscrits pour s'élever à l'intimité de la vie spirituelle, celle que Pascal exprime en particulier dans le *Mémorial*. L'ampleur de la documentation externe mise au service de l'intelligence, l'esprit de netteté et la pénétration équilibrée par la prudence, font de ce livre un maître livre sur l'évolution religieuse de Pascal.

CHARLES GAGNEBIN.